

Poème n°5 : Une terre d'asile et de repos

Là-bas, dans une terre aride, protégée par la nuit
Épaisse et froide et glauque ; au cœur d'un drôle d'îlot
Partagé avec d'autres installés près de lui, à l'écart des bruits,
Un silence pesant, plombé par le passé, s'est substitué aux maux.

Au fond, incognito, dans un coin retiré comme un havre de paix,
En appui sur le sol, couvert de gravillons à la blancheur arctique
Se dresse envahissante l'ombre tutélaire d'un homme condamné
À finir détesté, pourfendeur du monde et moqueur des critiques.

C'est vrai qu'il a uni, par des liens très scabreux, plaisirs et travail,
Passions et devoirs, avec l'art surprenant des êtres éclairés,
Constamment sur la brèche, de conquêtes en batailles,
Jouisseurs impénitents, travailleurs acharnés.

* * * * *

De lui, il reste un souvenir propre à m'échauffer le cœur et à me glacer l'esprit
À chaque fois qu'il survient, pareil aux jets fumants des geysers islandais
Éclaboussant mon visage quand mes pieds, dans la neige, étaient pris
Par le froid : la venue espérée du visiteur si rare, déserteur exilé !

En patriarche déchu, feignant sans doute d'y croire, à ce fol espoir
D'amour qu'il a lui-même détruit, sur le quai anonyme d'une gare
Provinciale, déserte et oubliée, il vient à la rencontre d'un membre
De l'ancien clan. Malgré ses trahisons, il tente d'incarner l'illusoire
Figure du chef d'une famille aujourd'hui dispersée. Mais trop tard.
Pourtant le voilà ! Il descend du wagon, par un soir de septembre !

Dos au soleil couchant, dans l'axe de la voie, ordonnateur à l'horizon
De lueurs chatoyantes, il marche d'un pas lourd, les épaules voûtées,
La démarche chaloupée. Il ressemble au marin, en escale, qui tangué
Sur la terre ferme, perdu loin des abysses... Il a peur d'aviver à raison
Des rancunes, à débarquer au milieu d'une fratrie, pétrie de préjugés,
Hostile et revancharde... Lequel, le premier, arrachera cette gangue ?

Meurtris par de lourds non-dits, leur mutisme a conduit à l'impasse.
Pourrait-il le haïr ou pire le juger ? La cruelle hypothèse empoisonne
Sa conscience et il craint l'entrevue, souvent reportée. Quant à l'autre,
Ému et frissonnant, autant que lui sans doute, il est pris dans la nasse,
Incapable de penser et surtout d'entreprendre. Car, en échos résonnent
Les tristes images de cette enfance où il finit par trahir tous les nôtres...

Aveuglé par son trouble, il demeure interdit, quand l'arrivant l'étreint.
Quel geste d'affection dûment inconcevable ! Fallait-il qu'il s'en veuille
Pour s'exposer ainsi et le prendre dans ses bras ? Gagné par les pleurs,
Il se lâche soudain et l'enlace à son tour. Deux hommes près d'un train,
Différents par leur âge, se donnent l'accolade. De quoi font-ils le deuil ?
Que veulent-ils racheter, censurés par leur âme ? D'égoïstes bonheurs !

Leur virile embrassade, muette et soutenue, témoigne d'un bien étrange pacte
Où l'omerta s'impose comme gage des retrouvailles. Hélas ! Panseront-ils leurs plaies
Et oublieront-ils leurs fautes, par la grâce d'une étreinte ? Cette preuve d'amour en un acte,
Toujours espéré et enfin obtenu, scellera, en mémoire, l'unique instant d'union de leur vie séparée.

* * * * *

Cette affaire de sang s'achève dans l'oubli, comme les autres d'ailleurs, lorsque meurent les acteurs.
Aux yeux du premier cercle dont tu fus l'épicentre, tes choix t'ont damné, sans l'espoir d'un pardon.
Tu resteras ainsi, aux yeux de ta lignée, le renégat que tu as choisi d'être quand tu partis sur l'heure.
Même si, pour l'un, tu demeures encore son modèle... À bannir ou à suivre, en guise d'ultime jalon ?

Si tu travaillas comme un vrai forcené, durant des décennies, pour asseoir ton statut et nourrir les tiens,
Tu sus aussi te perdre dans les moiteurs du sexe de femmes attirantes, tombées toutes sous ton charme.
Enfin, terrible éclat, tu osas nous quitter pour celle qui te soutint jusqu'à ton dernier souffle. Et si bien !
Aujourd'hui, réduit en cendres au fond d'une urne, tu nous laisses sur la route, sans bagage et sans arme.

Ô Coureur infatigable, tu l'as trop parcourue à combler tes maîtresses ! Doutant de ton salut au Royaume
De Dieu, si tant est qu'il existe, tu l'as joué fin avec le Diable, en brûlant dans ses flammes. Superbe coup !
N'aie crainte cependant ! Pour rire ensemble, j'irai souvent en pèlerinage là-bas, chanter, apaisant baume,
Avec toi, comme tu le fis dans les bras d'elles, des hymnes à la vie. Et j'inviterai ton ombre à sortir du trou.

Car elle incarne à jamais, toute sinistre qu'elle soit, la silhouette du Pater Familias de retour sur ses terres.
Cet homme que tu ne sus pas être, quoique tu le sois en droit : mon Père !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#),

Le 3 février 2012.

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le poème ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.